

Entretien avec Richard Roy

Michel Coulombe

Volume 10, Number 1, September–November 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

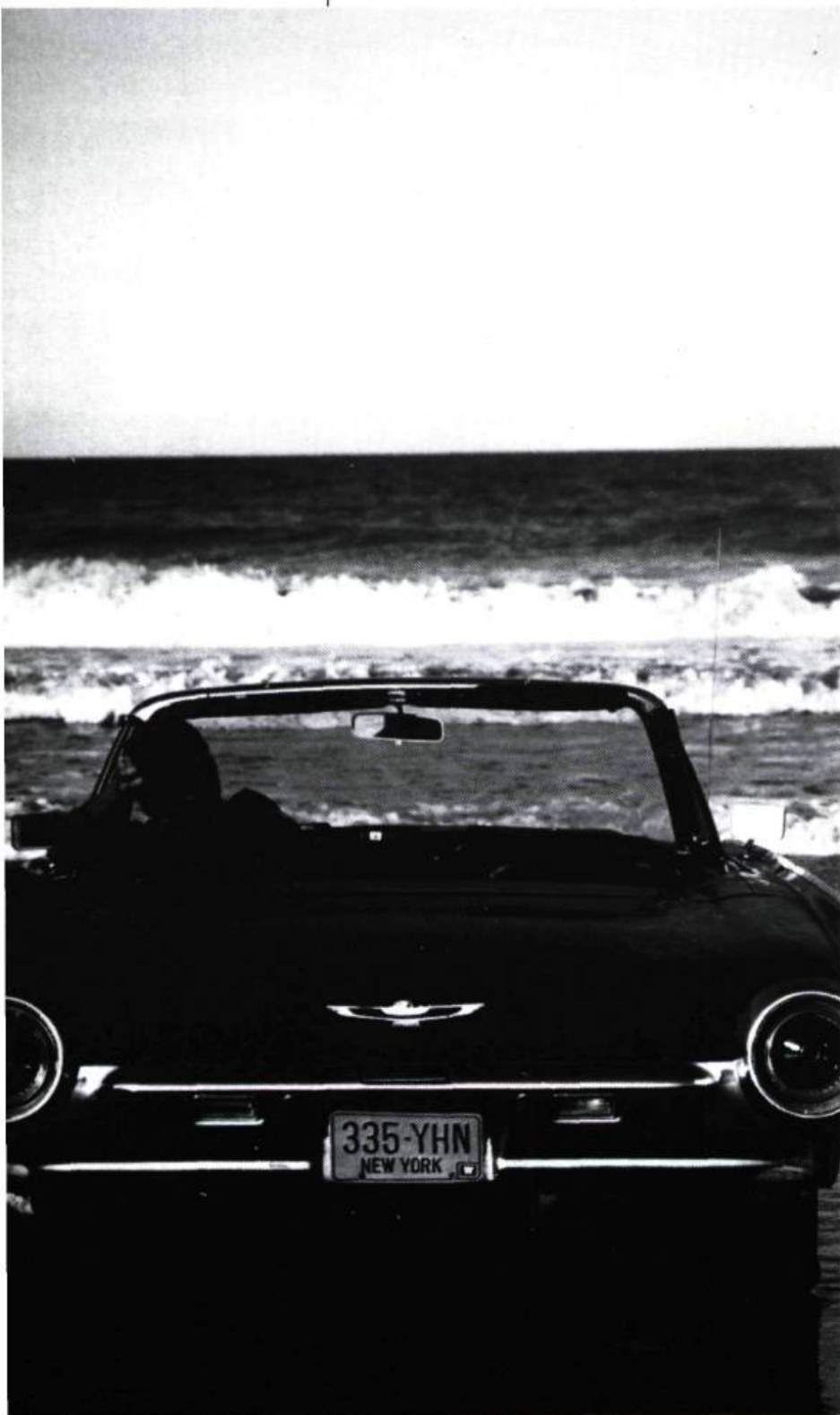
Cite this document

Coulombe, M. (1990). Entretien avec Richard Roy. *Ciné-Bulles*, 10(1), 28–31.

« Je crois avoir fait là un film très européen. »

Richard Roy

par Michel Coulombe



Michel Côté dans *Moody Beach*

Richard Roy est, incontestablement, un cinéaste talentueux. Après avoir bricolé des films à Québec il y a quelques années, il s'est donné, à Montréal, une carte de visite en béton, *Transit* (1986), un court métrage très remarqué qui lui a d'ailleurs valu le prix Normande-Juneau. Ne lui restait plus qu'à tourner un premier long métrage, ce qui ne va pas de soi. De *Transit* à *Moody Beach*, il y a un passage en douce, toujours l'histoire d'un homme et d'une femme. Un homme en déroute qui arrive dans la vie d'une femme. Plus forte que lui. Lui, déstabilisé parce qu'ayant quitté son milieu (la prison dans le premier film, le Québec dans le second), qui apprend, simplement, à se tenir droit. À exister. Dans chacun des deux films, cet homme c'est Michel Côté, très loin de ses performances comiques de *Broue* et de *Cruising Bar*. Et, dans *Moody Beach*, la femme a les traits de Claire Nebout, qu'on a vu notamment chez Téchiné (*le Lieu du crime*) et chez Zidi (*Association de malfaiteurs*). *Moody Beach*, ce pourrait être l'histoire d'une rencontre passionnée sur une plage de Floride, c'est plutôt le règlement de comptes d'un homme fatigué soudainement face à lui-même. Et qui n'a plus rien à perdre.

Ciné-Bulles : Quand tu t'attaques à l'écriture d'un scénario, cela commence de quelle façon ?

Richard Roy : Par un mot, un flash. Et, très très tôt, se greffe un personnage. Avant même l'histoire. Dans le cas de *Moody Beach*, dès le début je voyais une maison sur le bord de la mer, une maison dont héritait un homme à la mort de sa mère qu'il n'a pas vu depuis 20 ans.

L'histoire se développe en même temps que le personnage. Le personnage peut me ressembler — généralement il est un peu plus âgé que moi —, mais ce n'est pas mon histoire que je raconte. C'est métaphorique. Par exemple je n'ai vu ma mère que deux ou trois fois en dix ans, ce qui explique en partie la situation de départ du personnage. Ce que j'emprunte à ma propre vie prend différents aspects. Quand j'avais 10 ou 12 ans, j'étais fasciné par les Thunderbird. Eh bien il y en a une, un modèle 61, décapotable, dans le film ! L'image était restée, je l'ai récupérée.

Ciné-Bulles : *Pour le plaisir ?*

Richard Roy : Oui et non, les choses arrivent.

Ciné-Bulles : *Tu prends beaucoup de notes à l'étape de la scénarisation ?*

Richard Roy : Sur des napperons, des serviettes de table. De façon plutôt désordonnée. Ici et là. Je mets cela au propre et je n'y reviens qu'assez peu. Lorsque j'écris, le travail debout compte davantage que le travail assis. Là où cela se passe, c'est quand je marche sur la rue, quand je tourne autour de ma table de travail. Je mets bien six mois à penser, beaucoup moins à écrire. Il m'a fallu 16 jours pour écrire la première version de **Moody Beach**, trois semaines la suivante. Au total, deux mois et demi d'écriture.

Ciné-Bulles : *Et tu sais, dès le départ, comment cela va, comment cela doit finir ?*

Richard Roy : Grosso modo, mais je garde des zones d'ombre. J'ai besoin de me réserver des surprises. D'ailleurs, je suis parfois étonné des réactions, des répliques de mes propres personnages : je sais très bien ce que je vais écrire, mais je me prends quand même au jeu. J'essaie de ne pas trop penser à la fin et lorsque j'y arrive enfin, c'est tout à fait excitant.

Ciné-Bulles : *Les jeunes cinéastes au Québec ont pour la plupart plus ou moins 40 ans, cela donne forcément une « jeune » cinématographie différente.*

Richard Roy : Les manières de dire et de raconter diffèrent selon qu'on a 20 ou 63 ans. Cela ne peut pas être pareil. Dans le contexte de production actuel au Québec, avec les moyens qu'on a — ou qu'on n'a pas —, il n'est pas évident de faire ses débuts, de faire sa place parmi les cinéastes connus qui, déjà, doivent attendre des années avant de faire passer leurs projets.

Ciné-Bulles : *Des cinéastes qui, eux, ont pu faire des premiers films dans la vingtaine...*

Richard Roy : C'était une autre époque ! Moi, c'est évident que je n'aurais pas fait **Moody Beach** il y a 15 ans. Et puis je ne peux m'empêcher de me dire que c'est fou comme cela coûte cher faire un film aujourd'hui. Il y a neuf ans, Yves Simoneau tournait **les Yeux rouges** avec 350 000 \$. Aujourd'hui, on fait à peine un court métrage avec un pareil budget !

Ciné-Bulles : *Reste le cinéma fauché.*

Richard Roy : Mais voilà aujourd'hui on recherche la qualité. Et la qualité a un prix. De plus, on est de plus en plus tourné vers les marchés étrangers.

Ciné-Bulles : *Être tourné vers l'étranger c'est avoir un personnage principal interprété par une actrice française ?*

Richard Roy : Je n'ai jamais pensé à cela à la scénarisation. Je voulais qu'un gars de Montréal fasse une rencontre avec une étrangère aux États-Unis et que ce ne soit pas bêtement une Américaine. D'ailleurs, c'était plus simple si ce personnage parlait français. D'où ma squatteuse française. Tant mieux maintenant si cela ouvre des portes au film.

Ciné-Bulles : *Comment résumerais-tu l'histoire de Moody Beach ?*

Richard Roy : C'est l'histoire d'un type qui abandonne tout. Il quitte sa blonde, son appartement. Il en a assez. Il va prendre possession d'une maison qu'il a hérité de sa mère. Il y découvre une femme.

Ciné-Bulles : *Tu as tourné un premier long métrage avec des moyens convenables, quelle a été ta principale surprise ?*

Richard Roy : Auparavant, j'étais habitué de faire à peu près tout par moi-même, puisque je tournais avec peu de moyens. Avec une plus grosse équipe, on a bien sûr accès à des gens qui ont du métier. Mais au début, j'avais le réflexe de me mêler de tout. Et ce n'était pas nécessaire. Ces gens-là connaissent leur travail. Même qu'ils tournent nettement plus souvent que moi... (rires)

J'ai mis du temps à comprendre comment circulait l'information sur le plateau. J'ai dû apprendre à déléguer. De toute façon, j'avais suffisamment de choses à faire pour m'occuper.



Richard Roy

Moody Beach

35 mm / coul. / 90 min app. / 1990 / fic. / Québec

Réal. et scén. : Richard Roy
Image : Guy Dufaux
Son : Richard Besse et Marcel Pothier
Mus. : Yves Laferrière
Mont. : Michel Arcand
Prod. : Pierre Gendron et Roger Frappier - Max Films Production et Doris Girard - Office national du film
Dist. : Max Films Distribution
Int. : Michel Côté, Claire Nebout, Andrée Lachapelle, Philip Spensley

« Dans *Moody Beach* comme dans *Transit*, Richard Roy explore le territoire flou et trouble de l'identité sexuelle et du désir comme si l'un et l'autre se réclamaient de la même perte de contrôle et de la même peur. Règlement de comptes avec le passé ? Film autobiographique ? Richard Roy ne saurait le dire. Pour la confession, il faudra repasser. Le seul aveu qu'il concède c'est que *Moody Beach* est librement inspiré de sa vie, même si l'histoire est complètement inventée. Tous les cinéastes, vêts ou chevronnés, en disent autant. »
(Nathalie Pétrowski, « Moody Michel », *Châtelaine*, mai 1990)

« On devait initialement tourner le film dans une maison du Maine sur fond de paysages tristes et brumeux, mais à la dernière minute la propriétaire, paniquée à l'idée d'être envahie par une équipe de cinéma, s'est désistée. Il a fallu changer de lieu en catastrophe et remanier le scénario en fonction d'une maison sur la plage et sous le soleil, à Jacksonville en Floride. *Moody Beach* a finalement été tourné en août 1989 au coût de 2,6 millions \$, avec les vagues de la mer qui déferlent sur les dialogues à un train d'enfer. »
(Nathalie Pétrowski, « Moody Michel », *Châtelaine*, mai 1990)

Ciné-Bulles : Comment en est-tu arrivé à travailler avec Max Films ?

Richard Roy : J'ai rencontré Pierre Gendron, qui allait devenir mon producteur, par hasard. Je lui ai parlé d'un projet que j'avais en tête. On a convenu de se reparler. Quelques jours plus tard, on se voyait dans un restaurant. Il a vu *Transit*, il a aimé. Alors il m'a demandé un synopsis, qui lui a plu. J'ai donc choisi de miser sur *Moody Beach* et de laisser tomber le concours de premier long métrage à l'Office national du film dont j'étais l'un des deux gagnants puisqu'il me fallait attendre plus d'un an avant de tourner. Dommage, parce que j'aimais bien le scénario que j'avais soumis, *la Couleur du destin*, un suspense à deux personnages construit autour d'une prise d'otages. Ce genre de film permet de faire passer toutes sortes de choses. Dans *Moody Beach* aussi, il y a une part de suspense, mais pas du tout traité à l'américaine.

Ciné-Bulles : Michel Côté tenait le rôle principal dans *Transit*, on le retrouve dans *Moody Beach*.

Richard Roy : Le rôle a été écrit pour lui. Il a toujours été très clair pour moi que Michel serait Simon. L'étendue du registre de ce comédien m'impressionne. Comme plusieurs grands comiques, il est aussi très solide dans les rôles dramatiques. Et c'est cette facette de son grand talent que j'ai voulu exploiter.

Ciné-Bulles : Et pour le personnage féminin ?

Richard Roy : Je suis allé en France. Après une première sélection sur photos, j'ai choisi une dizaine de comédiennes, j'en ai rencontré huit, puis vu six en audition. Ma rencontre avec Claire Nebout, que j'ai finalement retenue, s'est passé drôlement. Elle arrivait, crevée, d'un tournage avec Annie Girardot. J'étais, moi aussi, fatigué. On a passé une heure ensemble, je lui ai laissé le scénario, mais c'était très clair qu'il y avait ce déclic entre nous. Claire, c'est une femme solide, pas la fille des grands compromis. Une espèce de bête. C'est très évident à l'écran, dès le premier plan, alors que la caméra part de Michel Côté, endormi, et monte sur elle. On voit la panthère.

Ciné-Bulles : Avais-tu une idée très précise de l'esthétique du film avant le tournage ?

Richard Roy : Oui, et je pouvais compter sur le directeur de la photographie, Guy Dufaux, pour la mettre en images. Le résultat est très léché. Des

images fantastiques. Une direction photo admirable. Et c'est ce que je voulais. Je crois avoir fait là un film très européen. Cela se passe aux États-Unis, mais le style est plus près de ce qui se fait en Europe. En fait, c'est tout à fait moi. Il n'y a pas de cascades, pas de poursuites dans mon film. Mais le rapport avec les mots a beaucoup d'importance.

Ciné-Bulles : Vous avez tourné une importante partie du film en Floride ?

Richard Roy : On cherchait un endroit qui ne soit pas le Québec, un endroit avec une maison sur le bord de la mer. De plus, il fallait s'ajuster aux rapports avec les syndicats américains qui varient selon qu'on est dans un *union state* ou un *non-union state*. Dans ces derniers, il est plus facile et moins coûteux de tourner. On a engagé six ou sept techniciens en Floride — on aurait même pu n'en engager aucun — alors qu'en Nouvelle-Angleterre il aurait fallu, tout bonnement, doubler l'équipe. Quant à la maison, elle n'a pas été facile à trouver. Même qu'à un moment, François Séguin, le directeur artistique, a bien failli nous proposer de construire un semblant de maison pour régler la question. On n'a trouvé qu'au tout dernier moment. Mais on a trouvé. Avec des gens comme François Séguin, Guy Dufaux et Mireille Goulet sur un plateau, on doit toujours avoir confiance...

Ciné-Bulles : Y a-t-il des cinéastes dont tu te sentes proche ?

Richard Roy : Miller, Antonioni, Rohmer, Wenders, Fassbinder, Tavernier. Mais je n'aime pas tant les cinéastes que les films. *Last Exit to Brooklyn* par exemple, même si je ne sais que peu de choses du cinéaste. S'il y a une influence, elle est certainement inconsciente. Je trouve que la façon qu'avait Michel Audiard d'écrire des dialogues était charmante. Je pense à *Garde à vue* de Miller où les dialogues tombent toujours justes. Mais je n'écris évidemment pas comme lui.

Ciné-Bulles : Comment perçois-tu le cinéma québécois ?

Richard Roy : Depuis quelques années, on commence à faire voir nos films, à l'étranger mais aussi au Québec. Il était temps ! Grâce à des gens comme Jean-Claude Lauzon, Yves Simoneau, Denys Arcand, Léa Pool, Jean Beaudry et François Bouvier. Il y a enfin des films qui marchent. Et des gens, beaucoup de gens, qui veulent faire des films. Mais

Entretien avec Richard Roy

les institutions tirent de l'arrière, pour des raisons de financement. Comme, en plus, il semble qu'on ne peut plus miser sur les abris fiscaux, alors tout le monde est inquiet. Toujours l'argent!.

Ciné-Bulles : Alors le deuxième long métrage devra peut-être attendre quatre ou cinq ans ?

Richard Roy : Pas sûr. Chose certaine, les obstacles sont plus importants pour ceux qui choisissent de tourner un film qui coûtera 4,8 millions de dollars. Quand même, on peut écrire quelque chose de très bien et qui ne coûtera que la moitié. De ce côté, je n'ai pas d'inquiétude : je peux très bien m'adapter. Dans ce contexte d'inflation et de manque de ressources, il est naturel que plusieurs producteurs se tournent vers les coproductions pour certains films.

J'ai une idée en tête pour mon prochain film, mais j'en suis encore au travail debout. Il est clair qu'il sera plus près du thriller que ne l'est **Moody Beach**. Le synopsis viendra plus tard. Comme bien des gens qui écrivent, le synopsis est quelque chose que je préfère écrire quand le scénario est terminé.

Ciné-Bulles : Pourrais-tu écrire un scénario et le céder à un autre réalisateur, la **Couleur du destin** par exemple ?

Richard Roy : Tout à fait. Même que cela me plairait.

Ciné-Bulles : Les deux personnages de **Moody Beach** sont en situation de détresse.

Richard Roy : Toutefois leur situation n'est pas du tout la même : le personnage féminin est plus solide. L'homme est ébranlé, alors que la femme, elle, a fait un choix. Elle lui dit d'ailleurs : « Ce que tu appelles mentir, moi j'appelle cela survivre. » Lui se pose des questions sur le fond des choses, et elle lui répond avec franchise.

Ciné-Bulles : Une fois encore la quarantaine masculine en détresse. C'est un thème récurrent du cinéma québécois des dernières années, chez Jacques Leduc, François Bouvier et Jean Beaudry, Jean-Pierre Gariépy, d'autres encore.

Richard Roy : C'est probablement dans l'air. À 35-40 ans, on se pose probablement ce genre de questions. Selon moi, les femmes ont une intelligence que n'ont pas les hommes, une intelligence du quotidien. Cela n'a rien à voir avec les tâches domestiques, mais bien avec le rapport avec les jours qui se suivent, et qui reviennent chaque semaine. C'est nettement mieux intégré dans leur vie. Il y a chez les femmes un aplomb, une solidité. À l'opposé, je connais beaucoup d'hommes de 40 ans qui en sont encore à réorganiser leur vie.

Pour moi, il y a une façon différente de raconter l'histoire de **Transit** et de **Moody Beach**. Dans les deux cas, c'est l'histoire d'une femme qui révèle à un homme qui il est. Sans sombrer dans le style derrière chaque grand homme, il y a une femme. Une femme. ■

« Il existe effectivement une parcelle de moi-même dans chacun des films où je suis apparue. Il y a ainsi un peu de moi dans le personnage que j'incarne dans **Le Lieu du crime** d'André Téchiné, une fille entière qui va jusqu'au bout de son objectif sans avoir peur de se brûler. Une fonceuse qui me ressemble un peu, autant que me ressemble, par certains côtés, le personnage que je campe dans **Association de malfaiteurs** de Claude Zidi, qui aide les gens, pense aux autres et fait tout pour l'homme qu'elle aime, ou encore la femme trouble et mystérieuse de **Spirale** de Christopher Frank à laquelle il arrive des choses étranges comme il en arrive à chacun d'entre nous dans la vie. Et puis, comme Stella, l'héroïne de **Nuit douce** de Guy Gilles, j'ai les pieds bien sur terre et suis quelqu'un d'assez solide. »
(Claire Nebout, **Vidéo**, 7 avril 1988)

Claire Nebout dans **Moody Beach**

